



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

26 | avril 1999

Diderot, philosophie, matérialisme

Diderot et la médecine, un matérialisme vitaliste ?

Aurelie Suratteau-Iberraken



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/1171>

DOI : 10.4000/rde.1171

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1999

ISBN : 2-252-03253-7

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Aurelie Suratteau-Iberraken, « Diderot et la médecine, un matérialisme vitaliste ? », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 26 | avril 1999, mis en ligne le 04 août 2007, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/1171> ; DOI : 10.4000/rde.1171

Propriété intellectuelle

Diderot et la médecine, un matérialisme vitaliste ?

C'est qu'il est bien difficile de faire de la bonne métaphysique et de la bonne morale, sans être anatomiste, naturaliste, physiologiste et médecin.

(*Réfutation d'Helvétius*).

« N'étant pas de métier, lorsque j'ai nommé Hippocrate et Galien parmi les Anciens, Sydenham et Boerhaave parmi les modernes, j'ai dit tout ce que je savais »¹. La lucidité de l'encyclopédiste sur la spécialisation des savoirs stimule en vérité sa curiosité médicale. Diderot traduit le *Dictionnaire universel de médecine* de Robert James en 1746, s'indigne du mépris des chirurgiens, dans sa *Lettre d'un citoyen zélé* de 1748, constitue une « équipe » de familiers, chargée des questions médicales dans l'*Encyclopédie*². Il met en scène Théophile de Bordeu dans *Le Rêve de D'Alembert* (1769). Enfin et surtout, il entreprend une synthèse et une réflexion critique des travaux de Haller, dans ses *Eléments de physiologie* (1776-1784). De tels repères démontrent la continuité de son investigation médicale.

Ses relations ambiguës avec le philosophe médecin La Mettrie³, et la rupture avec Helvétius (fils de médecin) sur leurs interprétations des conséquences sociales d'un naturalisme, mettent théoriquement en question les effets de sa culture médicale et de ses partis pris dans la constitution de son propre matérialisme. Comment se construit la référence au modèle médical ?

1. *Plan d'une université*, VER., t. III, Politique, p. 475.

2. Zeiler, Henri. *Les collaborateurs médicaux de l'Encyclopédie*, Paris, 1934.

3. Ces relations complexes ont fait l'objet d'une étude approfondie par Ann Thomson : « L'unité matérielle de l'homme chez la Mettrie et Diderot », *Colloque International Diderot : Paris, Sèvres, Reims, Langres*, éd. A.M. Chouillet, Aux amateurs de livres, 1985, pp. 61-68.

Comment rendre compatibles matérialisme et critique du réductionnisme physiologique ? Sa perception des réformes de la pratique médicale et des institutions politiques s'adosse à la résolution de cette tension.

1. Usage polémique des observations médicales.

Busson, dans le *Discours historique* de la traduction française du *Dictionnaire universel de médecine* de James, Ménuret, dans les articles OBSERVATION et ÉCONOMIE ANIMALE de l'*Encyclopédie*, excluent que les simples progrès de l'anatomie puissent donner naissance à cette « anatomie en mouvement », que Haller baptise physiologie⁴. Diderot reprend de Shaftesbury le principe spinoziste d'une « anatomie de l'âme », dont le modèle n'est pas la dissection mais la géométrie⁵. Ces distances à l'égard d'une transparence naturelle des phénomènes et l'inscription du sujet dans sa théorie même de la connaissance conduisent-elles à un relativisme, dont la diversité des pathologies et tempéraments fournirait le fondement organique ? Les efforts de Diderot pour faire un usage réfléchi de matériaux d'expérience, qui relèvent proprement d'un montage, indiquent une autre voie.

D'abord, en puisant dans des recueils aux inspirations mécanistes et vitalistes, dans leurs expressions préformationnistes et chrétiennes⁶, d'inspiration matérialiste⁷, ou à coloration spiritualiste⁸, Diderot restitue

4. Georges Canguilhem, « La constitution de la physiologie comme science » (1963), in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Vrin, 1968, p. 227, cite Les *Primae lineae physiologiae* : « On aura peut-être à m'objecter que cet ouvrage est purement anatomique, mais la physiologie n'est-elle pas l'anatomie en mouvement ? ».

5. Sur « l'anatomie métaphysique » et les modèles mathématiques réévalués nous reprenons les analyses denses de Francine Markovits in « Nature et institutions au XVIII^e siècle », *Encyclopédie philosophique universelle*, t. I, *L'Univers philosophique*, 1989, pp. 444-445. *Essai sur le mérite et la vertu* : « Peu de gens toutefois se sont occupés à anatomiser l'âme » (DPV, I, p. 364).

6. Il s'agit des exemples transmis par Bonnet et Haller et de leur alliance contre les contestations de la création et de l'intelligence pour interpréter les phénomènes de décapitation, de régénération, de survies d'organes isolés. Bonnet *Considérations sur les corps organisés* (1762), seconde partie, chap. II et III, rééd. Corpus, Fayard, 1985, pp. 250-279 ; Haller, *Elementa physiologiae* (1778) VIII, Section II, § 32-33.

7. Sous la forme par exemple de l'interprétation des mêmes phénomènes par La Mettrie, *L'Homme machine*, *Œuvres philosophiques*, Corpus, Fayard, 1987, pp. 99-100.

8. « On a de nombreux exemples de fœtus (venus à terme), & d'enfants qui ont péri d'hydrocéphalie ; chez lesquels on a trouvé le cerveau, le cervelet et la moëlle épinière résolus en eau, ou réduits à l'épaisseur d'une simple membrane. Ces sujets avaient dû survivre longtemps à ces dégénération graduées, qui n'eussent pu être soudaines, sans être aussitôt funestes », Barthez, *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*, p. 223, ou Marat, *De l'Homme*, t. I, pp. 11-13, 17-18 : « La cause qui fait contracter ce cœur & palper ces membres, lorsqu'ils tiennent à l'animal, subsiste donc encore après qu'ils en sont retranchés » (p. 13). Marat tire de ces observations la confirmation d'un dualisme. *Discours préliminaire* : « Mais si l'Anatomiste doit poser les fondemens d'une partie de l'édifice, le Métaphysicien seul peut poser les bases de l'autre » (p. xxvi).

les positions de ses informateurs sans neutralité. Il relève des phénomènes de palpitation d'intestins après la mort, de décapitation sans mort immédiate, en lieu et place des insectes industriels et totaux, sujets des merveilles de sa jeunesse⁹. Nous remarquons que l'histoire naturelle sert de plus en plus ses réflexions sur la médecine dans son œuvre. Mais il ne faut pas perdre de vue le contexte anthropologique des sciences¹⁰. Diderot a exprimé ses réserves sur la croyance en l'existence de données pures d'observation, dans la *Lettre sur les aveugles*¹¹ et dans la *Lettre sur les sourds et muets*. Ainsi ne répertorie-t-il pas gratuitement des formes intermédiaires à partir des *Pensées sur l'interprétation de la nature* et jusqu'aux *Eléments de physiologie*¹².

Le rapport le plus clair du matérialisme de Diderot et de la médecine tient à des tentatives de réfutation du dualisme. La mise en question du dualisme est opérée dans sa lecture sélective de pathologies de l'imagination, de la mémoire et de l'identité personnelle. Les phénomènes qu'il commente ne plaident pas pour une objectivation du matérialisme. Car aucune donnée naturelle n'est connue en elle-même. L'article AME reprend les observations de La Peyronie restituées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de 1741, sans illusion sur une localisation définitive. Les commotions au cerveau et les ablations sans conséquences de la glande pinéale ou des corps cannelés infirment les thèses cartésiennes et celle de Willis, du centre ovale de Vieussens, sans consacrer les avancées de Lancisi et de La Peyronie sur le corps calleux. La Peyronie établit un modèle que Diderot illustre, dans le *Rêve*, par son évocation d'une

9. La Mettrie raille ces émerveillements futiles des *Pensées philosophiques* (1746). Diderot n'établit pas positivement sa conversion au matérialisme, sinon en changeant les sujets d'observation et en opposant à ce texte de jeunesse ceux que La Mettrie lui objectait. *L'Homme-machine, Œuvres Philosophiques*, éd. Corpus, Fayard, 1987, pp. 99-100 : « L'âme n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, et dont un bon Esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. [...] Toutes les chairs des animaux palpitent après la mort. [...] Le cœur de la grenouille, surtout exposé au Soleil, se remue pendant une heure et plus. [...] Les polypes font plus que se mouvoir, après la Section, ils se reproduisent dans huit jours dans autant d'Animaux, qu'il y a de parties coupées ». *Eléments de physiologie*, (DPV), XVII, p. 499 : « Point d'organe qui séparé de l'animal ne conserve quelque temps, la sensibilité, la vie. [...] L'anguille, la grenouille coupées, le muscle séparé du bœuf, se meuvent ».

10. Art. ENCYCLOPÉDIE : « [...] si l'on bannit l'homme ou l'être pensant & contemplateur de dessus la surface de la terre ; ce spectacle pathétique & sublime de la nature n'est plus qu'une scène triste & muette. L'univers se tait ; le silence & la nuit s'en emparent. [...] L'homme est le terme unique d'où il faut partir, & auquel il faut tout ramener [...] » (DPV, V, pp. 212-213).

11. Nous renvoyons aux analyses de Francine Markovits, « Mérian, Diderot, et l'Aveugle », Postface à : J.B. Mérian, *Sur le problème de Molyneux*, Flammarion, 1984.

12. *Pensée* XII, DPV, IX, p. 36, et *Eléments*, DPV, XVII, p. 301.

trépanation spectaculaire à l'effet salutaire¹³. Les monstres doubles et les mutilations irrémédiables révèlent d'autres localisations possibles, signalent surtout un décentrement de l'âme¹⁴. Le triumvirat de Bordeu, décrit par Ménuret dans l'article *ÆCONOMIE ANIMALE* explique par préférence ces manières de vivre une identité en puisant dans les ressources de deux corps¹⁵, par action et réaction successives, ou de survivre à une mort apparente, confirmant l'intuition bordéviennne de petites vies ou d'organisation en essaim d'abeilles¹⁶. Ces arguments ne sont pas incontestables parce qu'ils s'accorderaient avec les données naturelles. Ils tirent plutôt leur validité théorique de leur efficacité pratique. En nous mettant en mesure de saisir la solidarité des altérations et des constitutions, nous sommes conduits à apercevoir quelques productions matérielles de nos affections, de notre morale et de notre religion : « Tout cela vient de ce

13. Art. AME : « Voilà donc l'âme installée dans le corps calleux, jusqu'à ce qu'il survienne quelqu'expérience qui l'en déplace, & qui réduise les physiologistes dans le cas de ne plus savoir où la mettre. En attendant, considérons combien ces fonctions tiennent à peu de chose ; un fibre dérangée ; une goutte de sang extravasée ; une légère inflammation ; une chute ; une contusion ; & adieu le jugement, la raison, & toute cette pénétration dont les hommes sont si vains : toute cette vanité dépend d'un filet bien ou mal placé, sain ou malsain », DPV, V, p. 350. Et *Le Rêve de D'Alembert*, DPV, XVII, p. 156 sq.

14. La question n'est pas purement théorique et l'on sait l'embarras dans l'administration d'un ou de deux baptêmes à ces êtres. L'anatomiste Jacques-Bénigne Winslow témoigne de l'arbitrage médical, par exemple *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, 1733, « Remarques sur les monstres à l'occasion d'une fille de douze ans, au corps de laquelle était attachée la moitié inférieure d'un autre corps » : « Je fus appelé il y a quelques années, à l'hôpital général pour voir une Fille malade qu'on disait avoir deux corps, et pour délibérer si l'on administrerait l'extrême-onction à une seul ou à deux ». Diderot évoque les jumelles de Rabastens unies à la région lombaire et aux fesses, à la région hypogastrique, vives et mortes alternativement. Cette description du *Rêve de D'Alembert*, DPV, XVII, p. 156 sq. applique le modèle du pivot hypogastrique repris de Lacaze et décrit par Ménuret dans l'article *ÆCONOMIE ANIMALE*, et l'illustre par la saillie et la rétraction du nombril : « [...] la pression se faisait de bas en haut par la traction d'un certain nombre de fils du réseau : conjecture appuyée par la rentrée et la sortie alternative des nombrils, sortie dans celle qui revenait à la vie, rentrée dans celle qui mourrait ». Cette observation de la *Gazette de France* du 4 septembre 1769 mentionne les états contrastés du volume du nombril sans en tirer les conclusions théoriques de Diderot sur le rôle du diaphragme et sur une organisation autour de trois centres : « On a remarqué que le nombril de celui qui n'était pas en faiblesse sortait beaucoup pendant la faiblesse de l'autre et cet effet fut aussi alternatif jusqu'à leur mort », p. 291. Il reproduit aussi l'histoire des célèbres Hélène et Judith, *le Rêve*, p. 125.

15. « Les enfants acéphales vivent, mais de la vie de la mère. Le moment de leur naissance, ou de la séparation d'avec la mère, est le moment de leur mort », *Eléments*, DPV, XVII, p. 446.

16. Roselyne Rey parcourt les avatars de ce triumvirat avec précision, *Naissance et développement du vitalisme en France de la seconde moitié du XVIII^e siècle à la fin du Premier Empire*, Thèse soutenue à l'Université de Paris I, 1987, en particulier, t. I, p. 264, p. 323 sq. La reprise d'une partie de ces recherches est plus accessible dans « L'âme, le corps et le vivant » in *Histoire de la pensée médicale en Occident*, 2, dir. M. D. Grmek, Seuil, 1997, 117-155.

que l'on n'aperçoit partout que des effets qui se correspondent, & point du tout dans un de ces effets la raison de l'effet correspondant ; presque toujours la liaison manque ; & nous ne la découvrirons peut-être jamais »¹⁷. Ainsi n'est-il pas observable que la religion soit produite par des conditions matérielles ? Mais le prêtre subversif réussit à guérir la suppression des règles et la violence des superstitions par une même restauration du jugement critique. Cela suffit à rendre plausible la réfutation du dualisme. Le musicien n'est pas le thérapeute de toute mélancolie, parce qu'il conduirait à l'oubli des tourments du corps. Il n'agit efficacement que dans le cas particulier d'un mélancolique musicien, organiquement privé de son identité et instrument. Cette guérison confirme la thèse d'une constitution organique des facultés, parce qu'elle s'applique à la renaissance d'un sujet d'âme et de corps musicalement construits¹⁸. Diderot revendique de subordonner aux visées pragmatiques les éléments du cadre théorique¹⁹.

La première question est de savoir comment rendre à quelques malades l'usage de leurs facultés, c'est-à-dire de restaurer les dimensions de leurs corps. « Ainsi c'est au physique comme au moral que nous sommes sujets à nous croire plus grands que nous le sommes ? »²⁰, demande Julie, convaincue par Bordeu des effets imaginatifs d'un éréthisme ou d'une atonie exagérée du réseau de fibres. La liberté, la mémoire et la volonté sont parodiées par les exercices habituels, les tics et les instincts qui caricaturent leurs conditionnements physiologiques²¹.

17. AME, DPV, V, p. 347.

18. Ménuret relate aussi dans l'article MÉLANCOLIE ces expériences de Dodart, décrites par Diderot : « Il est assez curieux de voir comment dans un homme, pour qui la musique était, pour ainsi dire, devenue l'âme par une longue et continuelle habitude, les concerts ont rendu peu à peu aux esprits leur cours naturel. Il n'y a pas d'apparence qu'un peintre pût être guéri de même par des tableaux ; la peinture n'a pas le même pouvoir sur les esprits, & elle ne porterait pas la même impression à l'âme » (*Ibid.*, p. 353).

19. *Pensées sur l'interprétation de la nature*, DPV, IX, *Pensée XVIII*, p. 41. « La véritable manière de philosopher, c'eût été et ce serait d'appliquer l'entendement à l'entendement ; l'entendement et l'expérience aux sens ; les sens à la nature ; la nature à l'investigation des instruments ; les instruments à la recherche et à la perfection des arts qu'on jetterait au peuple pour lui apprendre à respecter la philosophie ».

20. *Le Rêve*, DPV, XVII, p. 159. Bordeu : « Le froid nous rapetisse, la chaleur nous étend, et tel individu peut se croire toute sa vie plus petit ou plus grand qu'il ne l'est réellement. S'il arrive à la masse du faisceau d'entrer en un éréthisme violent, aux brins de se mettre en érection, à la multitude infinie de leurs extrémités de s'élancer au-delà de leur limite accoutumée, alors la tête, les pieds, les autres membres, tous les points de la surface du corps seront portés à une distance immense, et l'individu se sentira gigantesque. Ce sera le phénomène contraire, si l'insensibilité, l'apathie, l'inertie gagne de l'extrémité des brins et s'achemine peu à peu vers l'origine du faisceau ».

21. « Et selon la branche tyrannique qui prédomine, l'instinct qui se diversifie dans les animaux, le génie qui se diversifie dans les hommes ; le chien a l'odorat, le poisson l'ouïe ; l'aigle la vue ; D'Alembert est géomètre, Vaucanson machiniste, Grétry musicien,

D'Alembert, mathématicien inventif, n'est pas soustrait aux déterminations du corps dans le moindre de ses actes, pourquoi le serait-il dans les instants de ses découvertes géométriques ou physiennes²² ? La conscience de soi, la volonté et la liberté du rêveur, du malade et de l'homme sain résultent des mêmes états de la matière, des appétits et aversions qu'elle suscite en nous. « La volonté naît toujours de quelque motif intérieur ou extérieur, de quelque impression présente, de quelque réminiscence du passé, de quelque passion, de quelque projet dans l'avenir. Après cela je ne vous dirai de la liberté qu'un mot, c'est que la dernière de nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une : nous, très compliquée, mais une »²³. L'identité de l'être n'est pas donnée mais produite, et les accidents révèlent la fragilité de cette conscience de soi : la vieillesse même, les voluptés et les douleurs rendent caduque l'illusion d'une permanence de soi²⁴. En vérité, nous sommes menés par les tacts particuliers de nos organes : « Examinez ce qui se passe en vous, ce n'est jamais vous qui voulez manger ou vomir, c'est l'estomac ; pisser, c'est la vessie ; et ainsi des autres fonctions. Veuillez tant qu'il vous plaira, il ne s'opérera rien, si l'organe ne le veut aussi »²⁵.

Cette réfutation du dualisme pose deux problèmes. D'une part, le matérialisme de Diderot autorise-t-il une *réduction* des phénomènes sociaux et vitaux à des facteurs naturels ? D'autre part, milite-t-il en faveur d'un *déterminisme*, dans le prolongement de cette mise en question des notions de liberté et de volonté ? La mise en perspective des observations et de leurs conditions d'investigation conduit Diderot à ne retenir que l'intellection des phénomènes dans leurs contextes. A partir de là se dessine un chemin vers un matérialisme vitaliste, si nous soutenons que la vie est un concept dirigé contre les entreprises de réduction des organisations à l'état de leurs composants.

Voltaire poète : effets variés d'un brin du faisceau plus vigoureux en eux qu'aucun autre et que le brin semblable dans les êtres de leur espèce » (*Ibid.*, p. 177). « D'après vos principes, il me semble que par une suite d'opérations purement mécaniques, je réduirais le premier génie de la terre à une masse de chair inorganisée, à laquelle on ne laisserait que la sensibilité du moment, et que l'on ramènerait cette masse informe de l'état de stupidité le plus profond qu'on puisse imaginer à la condition de l'homme de génie » (*Ibid.*, p. 188).

22. DPV, XVII, p. 185 et *Eléments*, pp. 485-486.

23. *Le Rêve*, *ibid.*, pp. 185-186.

24. *Réfutation d'Helvétius*, Section II, chap. 24, sur la page 205, VER., pp. 849-850 : « Vous persuaderez-vous bonnement que la nature des humeurs, du sang, de la lymphe, la capacité des vaisseaux de tout le corps, le système des glandes et des nerfs, la dure-mère, la pie-mère, la condition des intestins, du cœur, des poumons, du diaphragme, des reins, de la vessie, des parties de la génération puissent varier sans conséquence pour le cerveau et le cervelet ? [...] Tel homme me présente aujourd'hui les plus belles couleurs, de l'embonpoint, un œil vif, une constitution athlétique, et demain l'on m'apprend sa mort ; tel autre faible, délicat, pâle, maigre, exténué, me paraît avoir un pied dans la fosse, et vit de longues années, sans se plaindre d'aucune infirmité ».

25. *Eléments*, DPV, XVII, p. 501.

La caractérisation de la réfutation du dualisme s'obtient de manière subtile, sans matérialiser purement et simplement tous les phénomènes vitaux, à la manière de La Mettrie ou d'Helvétius, sans spiritualiser la matière en suivant le modèle de Maupertuis²⁶. Le modèle théorique de Diderot, pour expliquer la production et les fonctions des phénomènes vivants, est plutôt construit grâce à la référence détournée de la distinction hallérienne entre sensibilité et irritabilité. La sensibilité étendue au moindre des organes prévient à la fois la mobilisation d'un principe spirituel, dont Haller vise en dernier ressort le maintien, et la mécanisation des fonctions vitales de digestion, de transformation et d'assimilation que l'irritabilité suggère. Diderot suit apparemment la distinction dans sa description des organes, dans ses références à Haller dans le *Plan d'une Université*²⁷. En vérité, la sensibilité décentrée et polymorphe imaginée depuis les *Bijoux indiscrets*, les fictions de mutilations dans les *Lettres*, reprises dans la *Réfutation d'Helvétius*²⁸ fournissent le matériau conceptuel des descriptions des *Eléments*, dont l'ordre d'exposition et les observations hallériennes n'interdisent pas à Diderot l'exposé et la confirmation de ses propres intuitions. « Cette force d'irritabilité est différente de toute autre force connue ; c'est la vie, la sensibilité »²⁹. La sensibilité singulière des organes, y compris ceux auxquels Haller n'accorde que l'irritabilité, est illustrée à la fois par les manifestations de compensation spontanée et de contagion sympathique. Les maladies manifestent dans les concours régulateurs comme dans les enchaînements dégénératifs l'opération organique d'une cohérence³⁰. Qu'est-ce qui autorise à passer de l'extension de la sensibilité comme tendance au plaisir, ou aversion pour les douleurs, à la constitution d'une matière pensante ? Ou encore, le modèle organiciste est-il en mesure de répondre à l'objection d'un réductionnisme, en contestant un simple relativisme des états physiologiques ?

Un premier ensemble d'arguments conteste l'identification de la détermination et du déterminisme. La place centrale de la mémoire³¹ dans

26. *Pensées sur l'interprétation de la nature*, DPV, IX, *Pensées* L et LI : aux désir, mémoire et aversion de la matière, Diderot préfère une sensibilité « mille fois moindre que celle que le Tout-Puissant a accordée aux animaux les plus voisins de la matière morte » (p. 84).

27. Diderot recommande pour les maîtres de la classe d'anatomie « la grande *Physiologie* de Haller, et pour les élèves ses *Premiers Linéaments de physiologie* » (VER., III, p. 443).

28. Section II, chap. 15, sur la page 151, VER., p. 824.

29. *Eléments*, DPV, XVII, p. 308.

30. « Il y a je ne sais quelle singerie entre les organes, qui est un effet de sympathie, ou cette singerie leur est ordonnée par l'imagination » (*Eléments*, DPV, XVII, p. 504).

31. « Le raisonnement ne s'explique point à l'aide d'une âme immatérielle, ou d'un esprit : cet esprit ne peut être à deux objets à la fois ; il lui faut le secours de la mémoire. Or

l'économie des facultés ne doit pas tromper sur le déterminisme qu'elle n'impliquerait qu'à la condition d'être conçue sur un modèle fixiste. Parce que la mémoire produit plus de nouveau qu'elle ne produit d'identités, elle oriente une réévaluation du statut de l'identité personnelle, de la conception de l'histoire³² et de celle de la transmission. Les « sauts » entre les générations rendent imprévisible le développement des êtres, même s'ils expliquent le nouveau par une restauration d'un caractère ancestral³³. Le modèle de la molécule paternelle du *Neveu de Rameau* manifeste l'usage ambigu des déterminations organiques dans la constitution des aptitudes, des morales et des caractères. D'un côté, le Neveu soutient la thèse d'une puissante composante physiologique, construit son échec social et personnel en référence à une détermination familiale : neveu sans prénom et Rameau de trop dans l'histoire déjà écrite des génies. Mais, d'un autre côté, la domestication de ses doigts et la distinction des grands hommes et des génies, par la réfutation des talents et la promotion des dons contre nature, complique la référence naturelle³⁴. Surtout, le neveu se dit déterminé par la fibre lâche, la molécule obtuse, tout en troublant, par le récit fantasmatique de son existence, sa certitude d'un destin écrit sans lui. Tout en disant qu'il serait vain de croire échapper à ses histoires de familles, il rêve, par amour, d'apprendre à son enfant, non à se soustraire à cette structure, mais à devenir lui-même, sans souffrir d'une ignorance des lois nécessaires et des combinaisons auxquelles il appartient. « [...] je l'aime, le petit sauvage. J'en suis fou »³⁵. Le neveu parlant en père reconnaît son devoir d'éducateur, prend au sérieux la tension entre singularisation et affections sociales et s'engage à « [...] lui marquer la juste mesure, l'art d'esquiver à

certainement la mémoire est une qualité corporelle. La différence d'une âme sensitive à une âme raisonnable n'est qu'une affaire d'organisation. L'animal est tout un, et c'est peut-être cette unité qui constitue l'âme, le soi, la conscience à l'aide de la mémoire » (*Eléments*, DPV, XVII, p. 335).

32. L'usage d'une naturalisation de l'histoire est restitué dans son contexte par Francine Markovits, « Le droit dénaturé », *Communications*, 26, 1977, pp. 112-131.

33. La transmission héréditaire du *situs inversus* de Macé, dans *Le Rêve de D'Alembert* (p. 151), serait le modèle d'une stabilisation par mémorisation des traits de famille s'il n'était pas contesté par une tendance au changement sans valeur ni homogénéité. Les races manchotes, les productions de moignons relèvent d'une même reproduction de tous les caractères acquis et de leur possible réapparition. La mémoire, en ce sens, rend moins compte des ressemblances ou de la permanence des états, que d'une tendance des individus et des espèces à la divergence.

34. « Et puis vous voyez bien ce poignet ; il était roide comme un diable. Ces dix doigts, c'étaient autant de bâtons fichés dans un métacarpe de bois ; et ces tendons, c'étaient de vieilles cordes à boyau plus sèches, plus raides ; plus inflexibles que celles qui ont servi à la roue d'un tourneur. Mais je vous les ai tant tourmentées, tant brisées, tant rompues. [...] Aussi à présent cela va » DPV, XII, p. 97).

35. *Le Neveu de Rameau*, DPV, XII, pp. 172-173. « Ce sont des dissonances dans l'harmonie sociale qu'il faut savoir placer, préparer et sauver ». (p. 177).

la honte, au déshonneur, aux lois »³⁶. Que Diderot tienne compte des restrictions imposées par les caractères physiologiques ne contredit pas sa réfutation d'un matérialisme réductionniste, si nous comprenons plutôt qu'il sert à contester une référence ininterrogée à la norme naturelle³⁷.

Deuxièmement, le modèle organiciste et vitaliste doit partir de la sensibilité de la matière pour rendre opératoire le rôle de l'aversion et du désir dans l'individu moral et social. Les équilibres sociaux doivent être tels que les intérêts privés ne soient pas en contradiction avec les intérêts collectifs³⁸. La santé et la maladie des corps sociaux sont suspendues à l'expression équitable ou proportionnée de toutes les sensibilités. Les continuités entre les règnes dans la nature et entre les opérations dans les être vivants rendent improbable le renoncement au déterminisme et au réductionnisme. Pourtant, l'expérience d'une faculté de comprendre arrache au philosophe l'intuition d'un parallélisme de l'âme et du corps plus opératoire qu'aucune réduction de l'un à l'autre. Le modèle vitaliste est contesté quand l'ataraxie du sage rompt avec l'inquiétude de la molécule et de l'animal. « Si l'on s'impatiente, si l'on jure, si l'on mord la pierre, c'est que dans l'homme le mieux constitué, il reste toujours beaucoup d'animal »³⁹. L'apaisement de l'intellection ne suspend pas le pouvoir des déterminations matérielles⁴⁰. Diderot fait entendre une parole philosophique qui établit le matérialisme comme disposition théorique et pragmatique susceptible de rendre le plus probablement l'homme heureux. Or, négliger les joies propres de l'intellection ne peut convenir à cette philosophie. Être puissant, ce n'est pas seulement pouvoir satisfaire des inclinations. Sentir est la condition du jugement, mais ni sa cause unique ni sa destination : le philosophe a besoin du médecin pour comprendre et réformer, mais l'organisation du cerveau ne donnera pas la clef des vertus de l'exercice du raisonnement⁴¹. Aussi bien les pathologies les plus

36. *Ibid.*

37. « Croyez-vous qu'il y ait beaucoup [de génies] à tête en pain de sucre, à tête aplatie, à crâne étroit, au regard éteint ? Les yeux gros et bêtes ne tiennent-ils pas ordinairement ce qu'ils promettent ? Et les bouches béantes, et les mâchoires pendantes, etc. ? » (Sur la page 137, *ibid.*, p. 814).

38. « L'on dit que le désir naît de la volonté ; c'est le contraire ; c'est du désir que naît la volonté. Le désir est fils de l'organisation, le bonheur et le malheur fils du bien-être, ou du mal être. On veut être heureux. [...] Il n'y a qu'une seule passion, celle d'être heureux » (*Eléments*, DPV, XVII, p. 486).

39. *Lettre à Landois*, juin 1756, DPV, IX, pp. 257-258.

40. Les critiques de Diderot sur les caricatures d'Helvétius ne doivent pas masquer son admiration générale pour les deux projets à la fois dans ses *Réflexions sur le livre 'de L'Esprit'* (1758) et dans sa *Réfutation de l'ouvrage De l'Homme* commencée en 1775.

41. « Tout ce que je fais, assurément je le fais pour sentir agréablement, ou de peur de sentir douloureusement ; mais le mot sentir n'a-t-il qu'une seule acception ? [...] La distinction du physique et du moral n'est-elle pas aussi solide que celle d'animal qui sent et d'animal qui raisonne ? Ce qui appartient à l'être qui sent et ce qui appartient à l'être qui réfléchit ne se trouvent-ils pas tantôt réunis, tantôt séparés dans presque toutes les actions qui font le bonheur ou le malheur de notre vie, bonheur et malheur qui supposent la sensation

sombres sont-elles celles causées par l'ignorance ou l'imbécillité. Jusqu'à quel point l'intellection des causes des maladies peut-elle assurer le bonheur des hommes et l'accomplissement de leurs puissances naturelles ? En morale, comment Diderot préconise-t-il de tirer parti de l'augmentation des connaissances sur la diversité des organisations, le rôle du cerveau et du diaphragme, en application de sa critique contre les approximations d'Helvétius ?

2. Définitions nosologiques et normes naturelles : usage programmatique de la médecine.

« C'est qu'il est bien difficile de faire de la bonne métaphysique et de la bonne morale, sans être anatomiste, naturaliste, physiologiste et médecin »⁴². En anatomisant corps et âmes, nous devrions prévenir les malheurs, dont le seul concours d'une médecine et d'une bonne philosophie devrait exempter les hommes. Toute la question est d'établir les conditions et les causes dans la production des maladies, en suivant les recommandations spinozistes⁴³. Jusqu'à quel point la connaissance des détails physiologiques de toute organisation en prévient-elle les altérations ? En second lieu, reconnaître et classer les maladies sans les sujets qui les travestissent, n'est-ce pas contrevenir à l'impératif d'une subordination des théories aux pratiques ? Enfin, la prédilection pour une connaissance singulière conduit-elle une telle philosophie médicale à un relativisme des perfections ? « Il s'établit une nécessité de causes et d'effets, et cette nécessité une fois présupposée, les défauts essentiels à la production d'un bel effet, cessent d'être des défauts. [...] la nécessité tourne en beauté le goitre de certains peuples des Alpes [...] »⁴⁴.

La première question est de faire de la « bonne métaphysique » en réunissant les qualités de l'anatomiste, du médecin et du physiologiste. Comment saisir philosophiquement ce qui trouble les hommes ? Le *Dictionnaire universel de médecine*⁴⁵ de James, les articles SANTÉ⁴⁶ et

physique comme condition, c'est-à-dire qu'il ne faut pas être un chou ? Tant il était important de ne pas faire de sentir et de juger deux opérations parfaitement identiques » (*Ibid.*, pp. 798-799).

42. *Ibid.*, chap. 12, sur la page 137, p. 813.

43. *Éthique*, III, Préface : « [...] Ils croient, en effet, que l'homme trouble l'ordre de la nature plutôt qu'il ne la suit, qu'il a sur ses propres actions un pouvoir absolu et ne tire que de lui-même sa détermination. Ils cherchent donc la cause de l'impuissance et de l'inconstance humaine, non dans la puissance commune de la Nature, mais dans je ne sais quel vice de la nature humaine et, pour cette raison, pleurent à son sujet, la raillent, la méprisent, ou le plus souvent la détestent » (trad. Appuhn, GF, p. 133).

44. *Éléments*, DPV, XVII, pp. 491-492.

45. Art. IDIOSYNCRASIE, IV, p. 502.

46. De Jaucourt, « [l'exercice des fonctions] est susceptible aussi bien des différences,

MALADIE⁴⁷ de L'*Encyclopédie*, l'ouvrage de Zimmermann⁴⁸ sont les principales sources d'un lieu commun, celui d'une critique de la nosographie. Les variations d'un même mal peuvent le rendre méconnaissable, et la proximité symptomatique de pathologies distinctes peut les faire confondre⁴⁹. « Il n'est qu'une manière de se porter bien ; il y en a une infinité de se porter mal »⁵⁰. Les facteurs morbifiques sont externes ou internes et peuvent être rapportés en général à la production de déséquilibres. « Il y a deux sortes de maladies. L'une est produite par une cause étrangère qui apporte le désordre, l'autre par une partie trop vigoureuse qui jette le trouble dans la machine, c'est un citoyen trop puissant dans la démocratie »⁵¹. Dans tous les cas, la maladie prive le corps d'un exercice effectif ou potentiel de toutes les fonctions organiques et exagère une ou plusieurs sensations aux dépens des autres. Le cerveau, investi du rôle de juge ou de gouvernement, souffre de cette anarchie, délègue malgré lui la charge d'unification des sensations à des sens partiels et tyranniques⁵². La connaissance du cerveau et la libération de ses aptitudes ne prévient cependant pas sans précautions les pathologies possibles. Diderot reprend de Ménuret cet équilibre, suspendu à la triple coordination de la peau, du diaphragme et du cerveau⁵³. La résolution des désordres requiert un usage concerté et harmonieux des sensations, de la sensibilité et du jugement. L'insuffisance des explications d'Helvétius,

non seulement par rapport à l'âge, au sexe, au tempérament [...], mais encore par rapport aux sujets de même âge, de même sexe, de même tempérament, selon les différentes situations, les différentes circonstances où ils se trouvent ; aussi chacun a sa manière de manger, de digérer, quoique chacun ait les mêmes organes pour ces fonctions » (SANTÉ, *Enc.*, XIV, p. 629).

47. De Jaucourt, t. IX, p. 934 : « Il est plus raisonnable et bien plus utile de considérer les maladies telles qu'elles se présentent, sous les sens [...] que de subtiliser d'après l'imagination et par abstraction, en supposant des genres de maladies, tels que l'oeconomie animale ne les comporte jamais séparément ».

48. *Traité de l'expérience en général et en particulier dans l'art de guérir*, trad. Le Febvre, Paris, Vincent, 1774.

49. « La même maladie transférée par métastase d'un organe à un autre, présente des phénomènes, et produit des sensations plus variées, que la même maladie fixée au même lieu dans des animaux différents. La goutte brûle, pique, déchire le pied ; à la main c'est autre chose ; sur les intestins, à l'estomac, aux reins, aux poulmons, à la tête, aux yeux, aux articulations, autant de douleurs différentes » (*Eléments*, DPV, XVII, p. 502).

50. *Ibid.*, p. 508.

51. *Ibid.*, pp. 508-509.

52. « Tout va bien quand le cerveau commande aux nerfs, tout va mal quand les nerfs révoltés commandent au cerveau » (*Ibid.*, p. 357).

53. Article OECONOMIE ANIMALE, t. XI, p. 366 : « Un commerce d'action du centre épigastrique à la tête & à l'extérieur du corps, & une distribution constante & uniforme de forces, de mouvemens, de ton aux différens organes secondaires, vivifiés & mis en jeu par ces organes primitifs : voilà la vie & la santé ».

bornées à l'intellection des sensations, ne saurait être compensée par une anatomie du cerveau et du diaphragme, sans souci quant aux effets de l'organisation. D'abord, la pire pathologie touche le cerveau et prive le sujet de l'activité de la sensibilité et des sens, au point de le rendre fou⁵⁴. Ensuite, l'exacerbation de la sensibilité dans le génie, la femme, ou l'homme faible nuit autant à la distribution équitable des sensations et à la production d'un jugement éclairé. Pour comprendre, il faut disposer de toutes les puissances de son corps. La folie est la méditation prolongée, ignorante des nécessités du corps et sourde aux informations des sens⁵⁵. Pour sentir, il faut penser : l'entêtement ou la réduction à un sens dessine une autre folie. Ainsi chaque secte, composée d'êtres réduits à l'usage d'un seul et même sens, dans la *Lettre sur les Aveugles*, juge-t-elle que toutes les autres méritent les Petites-Maisons. L'anatomie des facultés et la physiologie des passions ne préviennent pas les égarements des hommes, si les contextes pratiques et théoriques qui les produisent ne sont pas mis en question.

L'usage de la médecine sur ces questions est d'abord négatif : prévenir les discours abstraits et généraux et mettre entre parenthèses le spiritualisme et l'invocation vide de volontés. Les vertus positives de l'anatomie quant à l'objectivation des aptitudes et à la distribution des facultés sont incertaines⁵⁶. La seule certitude de Diderot regarde l'inconséquence d'une anatomie des sensations, qui voudrait pouvoir se passer de l'examen du cerveau et du diaphragme. La question n'est pas seulement de déplacer le scalpel de l'anatomiste, mais de faire l'hypothèse d'un saut entre l'animal et l'homme, que ne restitue pas une analyse des organes⁵⁷. Le cerveau permet aux sensations d'être jugées et à la sensibilité de donner naissance à des

54. « C'est un tic de l'origine du faisceau ; l'animal est fou, et fou presque sans ressource », *Le Rêve de D'Alembert*, DPV, XVII, 175.

55. « Rien n'est plus contraire à la nature que la méditation habituelle, ou l'état du savant. L'homme est né pour agir. [...]. Tous les serveurs ne sont pas faits pour demeurer dans l'état d'inertie ; alors les trois grandes opérations sont suspendues, la conservation, la nutrition, la propagation » (*Eléments*, DPV, XVII, pp. 511-512).

56. Diderot objecte à Helvétius, sur sa supposition d'une indifférence des données naturelles, un programme médical et non des expériences produites. Section II, chap. 12, sur la page 137 : « D'où je conclus que toutes ces assertions sont hasardées, et que pour les accuser d'erreur ou les admettre comme des vérités, nous avons besoin d'observations très fines qui n'ont jamais été faites et qui ne se feront peut-être jamais. Quel est l'anatomiste qui se soit avisé de comparer l'intérieur de la tête d'un homme d'esprit avec l'intérieur de la tête d'un stupide ? Les têtes n'ont-elles pas aussi leurs physionomies en dedans ? » (éd. citée, p. 814).

57. Section II, chap. 15, sur la page 151 : « [...] sans un correspondant et un juge commun de toutes les sensations, sans un organe commémoratif de tout ce qui arrive, l'instrument sensible et vivant de chaque sens aurait peut-être une conscience momentanée de son existence, mais il n'y aurait certainement aucune sorte de conscience de l'animal ou de l'homme entier » (éd. citée, p. 825).

passions, dont le sage et l'insensé ne feront pas le même usage. D'une part, la connaissance de ces deux organes n'est que programmée, irréalisable à ce jour⁵⁸. D'autre part, l'usage de leur association n'est pas aperçu par une anatomie, plutôt par une physiologie qui ne relève pas de compétences médicales, mais de celles de la pensée comme intellection des rapports. L'illusion de liberté et la vanité des volontés ne condamnent pas le philosophe au fatalisme ni à l'indifférence.

La portée la plus polémique de ce renversement métaphysique des idées innées, de morales sans commerce des corps et exercice des sensibilités regarde la critique de la subjectivité. Le sujet personnel résiste-t-il à la critique de l'évidence abstraite ? Si les passions sont des effets des organisations, et si les raisonnements sont conditionnés par l'usage varié des facultés de sentir, des repères généraux fondent-ils encore à bon droit l'éducation du sujet connaissant et celle du sujet moral ? En d'autres termes, qu'est-ce qui permet d'objectiver les notions d'erreurs et de vices, s'ils ne sont que des maladies, comme variations de productions nécessaires ?

D'abord, les difficultés pour établir des critères généraux dans la reconnaissance de la santé promeuvent moins une relativisation des normes naturelles qu'elles n'éclairent sur la référence souvent intempestive à une subjectivité. Diderot reconnaît, sur le modèle d'une nature critique ou arbitre des états (théorisée dans la transmission hippocratique du *Dictionnaire universel de médecine* de James), une aptitude spontanée du vivant à fuir la douleur et à reconnaître le morbide. « Mr. l'Abbé de Condillac pense-t-il qu'un enfant ne se plaint quand il souffre, que parce qu'il n'a pas souffert sans relâche depuis qu'il est au monde ? s'il me répond "qu'exister et souffrir ce serait la même chose pour celui qui aurait toujours souffert ; et qu'il n'imaginerait pas qu'on pût suspendre sa douleur sans détruire son existence", peut-être, lui répliquerai-je, l'homme malheureux sans interruption n'eût pas dit : qu'ai-je fait pour souffrir ? mais qui l'eût empêché de dire, qu'ai-je fait pour exister ?⁵⁹ ». Mais qu'est-ce qui autorise le médecin à arguer de cette péjoration instinctive pour pratiquer un art général, pour imposer à la nature des remèdes ? « Nous ne faisons pas assez d'usage des indications de la nature⁶⁰ ». Diderot suit de Bordeu les réticences contre les interventions intempestives et traduit son apologie d'une régulation naturelle des maladies⁶¹. « Pas de livres que je

58. « Vous feriez grand plaisir à la faculté de médecine dont vous seriez le bienfaiteur ainsi que de toute l'espèce humaine, si vous pouviez nous apprendre comment on lui [la sensibilité du diaphragme] donne du ton quand elle en manque, et comment on lui en ôte quand elle en a trop » (*Ibid.*, sur la page 152, éd. citée, p. 826).

59. *Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient*, DPV, IV, p. 66.

60. *Eléments*, p. 512.

61. « Si la nature ne fait pas la besogne sans moi, nous aurons bien de la peine à la faire ensemble, et à coup sûr je ne la ferai pas sans elle », *Le Rêve de D'Alembert*, DPV,

lise plus volontiers, que les livres de médecine, pas d'hommes dont la conversation soit plus intéressante pour moi, que celle des médecins ; mais c'est quand je me porte bien⁶² ». Les références à l'idiosyncrasie, au tempérament troublent la constitution de toute exigence normative de la médecine. Ainsi par exemple, l'orthopédie émerge paradoxalement d'énoncés consacrant la dispersion des normes. La justesse des proportions du corps est traduite géométriquement et attestée par l'usage en mécanique des mesures de paume, de coudée, de pas. D'un autre côté, Andry fait l'apologie augustinienne d'une variété des figures : « Chaque visage est formé de sorte, que, quelque laid qu'il paraisse, pourvu qu'il ne soit point défiguré par quelque accident, on ne sçaurait, sans le rendre difforme, y rien changer pour le rendre plus beau⁶³ ».

Il faut soutenir, alors, qu'en dépit de ce contexte matérialiste et hippocratique, Diderot ne se détourne pas d'une reconnaissance objective des maux, des troubles et des erreurs. Comment se construit la norme ? La première chose est de savoir que la connaissance des singularités est vide, sans attention portée aux contextes. Les pathologies tiennent à ces ruptures dans les organisations, dont les causes sont externes et internes. Le philosophe ne peut ignorer les usages pervers de ces normes singulières, pour autoriser les affaiblissements des corps, les restrictions des potentialités, l'intégrité même du pouvoir de penser. Ce qui prive en commun les esprits de leur acuité, les corps de leurs puissances résulte de soustractions malveillantes ou fortuites dans la saisie des enchaînements ou des totalités. Le sujet est dépossédé d'usages de parties de son corps en référence odieuse à l'excellence naturelle de certaines dispositions, dans le cas des génies, ou négativement en raison de médiocrités aussi naturelles, compensées par l'apprentissage de manœuvres simples et répétitives, dans le cas général. Diderot multiplie les mises en garde contre les maladies professionnelles, les méfaits des segmentations des corps⁶⁴. « Le défaut essentiel d'exercice anéantit les organes. L'exercice violent les fortifie, et les exagère. Rameurs à gros bras ; portefaix à gros dos⁶⁵ ». Les intérêts

XVII, p. 163. « Ce ne sont pas les remèdes qui communément agissent sur la machine entière, c'est le temps, c'est l'âge qui guérit ou qui accroît le désordre » (*Eléments*, p. 511).

62. *Eléments*, DPV, XVII, p. 510. « [Mon père] dit que l'état de médecin ne lui plaisait pas, qu'il ne voulait tuer personne » (*Mémoires de Mme de Vandeul*, DPV, I, p. 12).

63. *L'Orthopédie ou l'art de prévenir et de corriger dans les enfans les difformités du corps. Le tout par des moyens à la portée des Pères & des Mères, & de toutes les personnes qui ont des enfans à élever*, par M. Andry, 1741, t. I, pp. 39-40.

64. *Réfutation d'Helvétius*, Section VIII, sur la page 193, p. 902 : « il y a beaucoup d'états dans la société qui excèdent de fatigue, qui épuisent promptement les forces et qui abrègent la vie, et que, quelque soit le salaire que vous attachiez au travail, vous n'empêcherez ni la fréquence ni la justice de la plainte de l'ouvrier ». Et *Voyage en Hollande*, LEW., XI, p. 347. *Histoire des Deux Indes*, VER., III, p. 607.

65. *Eléments*, DPV, XVII, p. 507. « L'extrême divisibilité de la matière lui donne le

économiques croisent les pratiques sociales qui reproduisent les talents et métiers de manière héréditaire, contrarient les inventions, comme si la reconnaissance de dons garantissait naturellement la rationalité d'une subreption des intérêts particuliers pour des motifs collectifs. Les maladies sont causées par des répétitions morbifiques, que la rétribution n'est pas en mesure de compenser. A propos des réflexions d'Helvétius sur l'emploi du temps et sur l'ennui des courtisans, Diderot oppose, à l'apologie du travail manuel et au discours naïf sur les vertus d'une subsistance objectivée par le travail du corps, un discours grave sur l'indigence d'une existence au corps épuisé⁶⁶. Le devoir du médecin est de révéler les effets morbides de certains travaux et celui du philosophe de ne pas se tenir à une emphase vide sur l'égalité des aptitudes et des plaisirs, sous le principe commun de l'intérêt mercantile et de la jouissance. Il est certain que ce qui prive les corps de leurs puissances et occulte l'intellection des méfaits de ces métiers peut être considéré péjorativement. Dans cette mesure, l'émergence d'une assistance rationalisée en instituts spécialisés, préconisés dans les projets de réforme ne peut trouver de fondement théorique dans une philosophie qui suspend, certes, le bonheur à une politique de prospérité, mais met aussi en garde contre les effets pathogènes des divisions. Les mutilations du corps organique représentent les effets scandaleux d'une inégalité sociale.

Reste l'objection d'un relativisme des états, qu'une morale médicalement instruite aurait davantage à décrire qu'à normer. La morale ne saurait ignorer les passions ni leurs phénomènes corporels. « Rien ne montre tant la conspiration des organes, que ce qui arrive dans la passion, telles que l'amour, ou la colère, ou l'admiration⁶⁷ ». Diderot adresse à un médecin une demande sur les conséquences physiques de toutes sortes de conditions. Les effets des malformations héréditaires ou accidentelles, des vices de métier, des passions pourraient guider les peintres que le

caractère du poison. En Hollande ceux qui scient le grès périssent pulmoniques et phtisiques. La poussière du grès coupé pénètre les bouteilles scellées hermétiquement, les vessies, les œufs, aucun ouvrier n'y peut exercer ce métier pendant quatorze ans ; il en est de même des réparateurs de porcelaine en biscuit, de ceux qui fouillent les mines etc. Il y a une multitude d'arts malsains pour ceux qui s'y livrent ; la peinture, les vernis, les chaux d'étain, les doreurs sur métal, le cardeur de laine : ils ont presque tous mal à la poitrine et aux yeux : les compagnons imprimeurs périssent presque tous par les jambes » (*Ibid.*, p. 510).

66. Section VIII, chap. 2, sur la page 188, pp. 899-900. « J'aurais plus de confiance dans les délices de la journée d'un charpentier, si c'était un charpentier qui m'en parlât, et non pas un fermier général dont les bras n'ont jamais éprouvé la dureté du bois et la pesanteur de la hache. [...] La fatigue en est telle que l'ouvrier est bien plus sensible à la cessation de son travail qu'à l'avantage de son salaire. Ce n'est pas sa récompense, c'est la dureté et la longueur de sa tâche qui l'occupent pendant toute sa journée ».

67. *Eléments*, p. 487.

philosophe voudrait éclairer de données médicales⁶⁸. La morale n'est pas sans relation avec la médecine, même si celle-ci ne peut pas remédier isolément aux égarements qui font systèmes avec les vices organiques et sociaux. Elle ne se réduit pas pourtant à un calcul opéré sur celles-ci, comme si la sensibilité de l'homme le condamnait à vivre son inquiétude sous des formes sociales, sans espoir d'apaisement. « L'homme sage n'est qu'un composé de molécules folles⁶⁹ ». *Le Rêve de D'Alembert* et la *Lettre à Landois* tempèrent la détermination matérielle des conduites par l'hypothèse d'une commisération ou philanthropie sociale. La sociabilité naturelle s'exprimerait d'abord à travers l'habitude subjective de bannir le remords. Elle nourrit ainsi le projet de rendre bienfaisant et non vertueux, de se débarrasser du malfaisant ou de le corriger, sans surcharger de vice ou de faute les forfaits des mauvais sujets. Les *Eléments* et la *Réfutation*, sans revenir sur la composition organique des actes et des êtres, s'appuient sur la physiologie, pour reconnaître les troubles à leurs effets sur les corps, et sur le raisonnement pour bâtir, non pas seulement une condition supportable, mais passionnée, éclairée par l'intellection des mouvements des sujets, et consciente des vertus des fièvres de l'amour, du pouvoir de l'aspiration de chacun au bonheur. Puisque les passions ont leurs crises et leurs fièvres, la question est de ne pas les mener au délire, et de savoir quand il est opportun de favoriser leurs transports⁷⁰. L'axiologie qui ressort de cette physiologie des passions ne tient pas à un partage entre vices et vertus, mais à l'intellection des rapports qui assurent le bonheur au tout. Un plaisir à ne pas nuire joue le rôle d'affection sociale fédérative, dont Diderot suit l'exposition par Shaftesbury. « Il n'y a qu'une seule passion, celle d'être heureux. Elle prend différents noms suivant les objets. Elle est vice ou vertu selon sa violence, ses moyens et ses effets⁷¹ ». Le sage a égard au plaisir et craint les satisfactions isolées, aveugles aux joies plus profondes qu'elles peuvent compromettre. Telles sont les applications à la morale d'une métaphysique réformée par la médecine.

Nous comprenons que la référence à des normes naturelles dans la définition de la santé et des maladies n'interdit pas une axiologie proprement positive, établie sur la reconnaissance d'une aspiration au bonheur, qu'il faut nommer vertu, non parce qu'elle est nécessaire, mais

68. *Question d'anatomie et de physiologie à M. Petit*, AT, IX, p. 240. « J'aurai par degrés successifs les effets d'une condition, d'une maladie, d'une passion, et d'une difformité sur les organes extérieurs d'une figure originellement de la plus parfaite régularité »

69. *Eléments*, p. 486.

70. « Les crises des passions se font par des éruptions, des diarrhées, les sueurs, des défaillances, les larmes, par le frisson, le tremblement, la transpiration » (*Ibid.*, p. 489).

71. *Ibid.*, p. 486.

parce qu'il revient au philosophe de saisir les rapports entre le tout et l'organe, entre le diaphragme et le cerveau. Alors que l'organe rencontre la douleur et la fuit, le tout met au point prévention du pire et construction du meilleur⁷². En ce sens, le raisonnement ou unification des sensations reçoit un rôle direct : la médecine philosophiquement conçue ne consiste pas seulement à corriger les maux, mais d'abord à les prévenir et surtout à accroître les plaisirs. Quelle est la positivité de cette médecine ? Les vertus seulement polémiques, critiques et négatives d'un dialogue entre la philosophie et la médecine ne sauraient satisfaire un matérialisme positif.

3. Applications thérapeutiques et politique médicale : usage positif de la médecine.

Les thérapeutiques bien comprises devraient non seulement remédier aux maux présents, mais prévenir les pathologies possibles et surtout assurer à chacun les moyens d'exprimer sa nature. « Et qu'importe une forme ou une autre ? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre⁷³ ». La critique des causes finales et des comparaisons ne rend pas déraisonnable l'objectivation de malheur et de bonheur singuliers, ni même la constitution de repères axiologiques, car tous les états produits ne sont pas supportables⁷⁴. Le principe général d'une confiance dans la nature serait suffisant, si Bordeu lui-même n'entendait la demande du malade, forcé d'agir, en dépit de toutes les incertitudes de son art⁷⁵.

Diderot repère, dans ces pratiques, quelques démarches heureuses et élabore dans leurs prolongements des indications thérapeutiques. Il faut être d'abord attentif aux espoirs qu'enveloppe le postulat d'une médecine homogène, appliquée aux maux du corps et de l'esprit. « Toute sensation, toute affection étant corporelles, il s'ensuit qu'il y a une médecine physique également applicable au corps, et à l'âme⁷⁶ ». Nous revenons au constat

72. Le tout s'expérimente, l'organe ne s'expérimente pas ; le tout évite le mal, l'organe ne l'évite pas, il le sent et cherche à s'en délivrer » (*Ibid.*).

73. *Le Rêve de D'Alembert*, DPV, XVII, p. 140.

74. « L'espèce humaine n'est qu'un amas d'individus plus ou moins contrefaits, plus ou malades » (*Eléments*, XVII, p. 515).

75. « [...] Mais il est dix-heures et demie, et j'entends du faubourg jusqu'ici un malade qui m'appelle » (*Le Rêve*, XVII, p. 163).

76. *Eléments*, DPV, XVII, p. 512. Roselyne Rey commente cette formule dans son article « Diderot et la médecine de l'esprit » (*Colloque international Diderot 1984*, pp. 284-296) et restitue le contexte médical avec précision. Nous recevons avec précaution son interprétation de l'intuition de Diderot sur des usages pervers possibles des progrès de la neurophysiologie. Le premier danger s'attache plutôt à la constitution d'une médecine raisonnée, étant donné les impasses de l'attitude expectante de la meilleure médecine physique. « [...] je la crois presque impraticable, parce qu'il n'y aurait que la dernière perfection de la physiologie portée du tout aux organes, des organes à leur correspondance : en un mot presque jusqu'à la molécule élémentaire, qui prévient les dangers de cette pratique » (*Ibid.*).

d'une analyse médicale programmatique. Cette condition n'est pas suffisante au développement d'une thérapeutique raisonnée, étant donné la solidarité des individus et des sociétés⁷⁷. La seule médecine physique praticable doit envisager les effets sociaux et moraux pathogènes, car le malade n'est pas un empire dans un empire.

Une application de la réfutation du dualisme est tentée dans la réforme des cures des affections de l'esprit. Diderot suit sans dogmatisme sur le plan étiologique des inspirations mécanistes solidistes⁷⁸ et humorales⁷⁹, vitalistes à la condition de les dépouiller d'un principe vital ou agent spirituel, et de se concentrer sur l'état des nerfs⁸⁰. Il repère des sympathies, dans les classes constituées. Il envisage en fait un modèle inflammatoire, de nature à contredire la distinction courante des délires accompagnés de fièvre (phrénétiques) et de maladies du cerveau sans fièvre. La fièvre bouleverse le jugement, le jugement altéré serait guéri par la fièvre provoquée. « Si nous savions donner la fièvre, nous saurions rendre l'homme sage ou fou ; nous pourrions donner de l'esprit à un sot⁸¹ ». Diderot imagine de pousser à leur paroxysme les idées noires, comme si une coction pouvait délivrer après la crise. Dans cette mesure, son assentiment à des techniques mécaniques ne doit pas être compris sans attention à leurs contextes. Quand Diderot rapporte les effets de la sympathie ou singerie des organes à l'hospice dans lequel sévissent des épilepsies en série, il donne une interprétation vitaliste de l'intuition de Boerhaave d'une vertu opératoire de l'affection. Certes, l'anecdote se réduit à l'inhibition collective des symptômes par conditionnement : menacées du fer à la prochaine crise, les pensionnaires sont miraculeusement guéries. Mais la contagion n'est pas évoquée sans discernement. « La frayeur de la peste la répand. Les parents, les amis sont plus disposés à prendre les maladies contagieuses par la crainte et par le chagrin que le

77. « Quand les mœurs nationales sont pures, les corps sont sains, et les maladies simples » (*Ibid.*, p. 513).

78. « Le professeur Meckel attribue, sur des expériences réitérées, le dérangement de la raison à la pesanteur spécifique du cerveau. Il résulte de ses observations que la substance médullaire de l'homme mort en bon sens est plus pesante que celle des animaux, et celle des animaux plus pesante que celle des fous » (*Ibid.*, p. 353).

79. Un peu de bile dont la circulation dans le foie est embarrassée change toute la couleur des idées : elles deviennent noires, mélancoliques, on se déplaît partout, où l'on est. Et c'est à de pareilles causes que tient notre raison, nos goûts, nos aversions, nos désirs, notre caractère, nos actions, notre morale [...] » (*Ibid.*, p. 461).

80. « Leur atonie cause de stupidité ; leur éréthisme augmenté cause de folie ».

81. *Ibid.*, p. 329. Le Camus écrit sa *Médecine de l'esprit* dans ce dessein même : l'ambition est bien de faire de chacun un homme d'esprit « par des moyens purement mécaniques » (Préface, p. VIII) et de « tracer une méthode par laquelle on pût déraciner les défauts que l'on pense appartenir à l'âme, de la même manière que les Médecins guérissent une fluxion de poitrine [...] » (*Ibid.*).

médecin indifférent⁸² ». Les constitutions sont plus ou moins vulnérables selon leur degré d'affliction : la pathologie est un effet de la compassion. La promiscuité n'est pas mise en cause, mais la proximité affective et le rapport de l'imagination et du jugement. « La frayeur, ou l'émotion violente portée à l'origine du faisceau suspendit l'action de tous les autres brins⁸³ ». L'équilibre ou la juste tension du trépied est le modèle théorique qui rend compte de toutes les orientations thérapeutiques⁸⁴. Les pires maux sont produits par un mépris des sensations, ou de la sensibilité. La règle d'or est de proscrire la méditation exclusive et toutes les formes de négligence des corps.

Mais encore, la tension n'est pas équilibrée sans expansion dans l'autre corps ou faisceau. Bordeu profite d'une visite privée pour prescrire sans délais une levée de l'abstinence morbide. « Vous avez une fille sage, trop sage, innocente, trop innocente ; elle est dans l'âge où le tempérament se développe. Sa tête s'embarrasse, la nature ne la secourt point. [...]. Tous les symptômes qui vous effrayent naissent de la surabondance et de la rétention de fluide séminal. [...] Je vous avertis qu'elle est menacée d'une folie qu'il est facile de prévenir⁸⁵ ». Mais la régulation hygiénique, par la condamnation de l'abstinence, n'est qu'un pâle remède, soulagement sans puissance d'une rétention douloureuse. Les vrais remèdes permettent aux sujets de sortir d'eux-mêmes pour se retrouver, d'échanger leurs sensibilités pour devenir plus sensibles⁸⁶. Contre les fibres racornies et desséchées, l'expansion n'est pas seulement favorisée par des ramollissements, bains, régimes. Il faut détourner le cerveau de cette tension trop violente et en exciter le diaphragme. Le thérapeute ne réussira qu'en disposant de conditions morales et matérielles antagonistes de mutilations de la sensibilité. Elles doivent d'abord s'opposer à une culture de la spécialisation autour de talents naturels ou d'habitudes devenues tics. « L'homme de génie et la bête se touchent, parce qu'il y a dans l'un et

82. *Eléments*, DPV, XVII, p. 510.

83. *Ibid.*, p. 505.

84. « Le principe ou le tronc est-il trop vigoureux relativement aux branches ? de là les poètes, les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous. Trop faible ? de là ce que nous appelons les brutes, les bêtes féroces. Le système entier lâche, mou, sans énergie ? de là les imbéciles. Le système entier énergique, bien d'accord, bien ordonné ? de là les bons penseurs, les philosophes, les sages » (*Le Rêve*, pp. 176-177).

85. *Ibid.*, *Suite de l'Entretien*, p. 200.

86. « Et quoi, parce que les circonstances me privent du plus grand bonheur qu'on puisse imaginer, celui de confondre mes sens avec les sens, mon ivresse avec l'ivresse, mon âme avec l'âme d'une compagne que mon cœur se choisirait, et de me reproduire en elle et avec elle ; parce que je ne puis consacrer mon action par le sceau de l'utilité, je m'interdirai un instant nécessaire et délicieux ! On se fait saigner dans la pléthore [...] » (*Ibid.*, p. 199).

l'autre un organe prédominant qui les entraîne invinciblement à une seule sorte d'occupation, qu'ils exécutent parfaitement⁸⁷ ». Pire ensuite, l'éréthisme exagéré de l'homme (plus souvent de la femme) esclave du diaphragme⁸⁸, ou rivé à ses sens ne sera pas compensé par une contention volontaire. Le rôle du cerveau, dans les pathologies auxquelles il participe directement ou indirectement, est tel qu'il faut lui soumettre des objets propices à une imagination heureuse, à une constitution de soi dans l'autre sans obstacle. « L'habitude a fixé l'ordre des sensations et l'ordre des actions⁸⁹ ». Les passions ne sont que les effets de mauvaises habitudes, résultent de consécutons malheureuses, occasionnées par des souvenirs sombres, des objets haïs⁹⁰.

Comment rompre ces enchaînements vicieux ? Il ne s'agit pas de lutter contre l'imagination ni contre les transports des corps, mais de favoriser des rencontres qui accroissent les puissances. La figure de l'amant thérapeute n'est pas la moindre d'une médecine moins préoccupée de régulation humorale que des effets de la tendresse ou de corps échangés. L'amant guérit en procurant au faisceau irrité et dilaté une sensibilité à sa démesure, et en forçant cette expression du corps de celle qu'il aime. « Une femme tomba dans une suite de couches dans l'état vaporeux le plus effrayant [...]. Elle aimait passionnément, et elle crut s'apercevoir que son amant fatigué de sa maladie commençait à se détacher, alors elle résolut de guérir ou de périr⁹¹ ». Le cas général de la mélancolie provoquée par l'abstinence est réinterprété à cette lumière. Plus difficilement, l'aliénation dans la dissolution de la mémoire et du jugement, trouve une seule issue dans cette renaissance de soi dans l'aimé. « Je conseillai au mari de simuler la maladie de sa femme⁹² ». La feinte du mari éploré, malade par stratégie, médecin littéralement imaginaire de son épouse mélancolique, repose moins sur la distraction des idées noires de sa jeune femme, que sur l'excitation d'une sensibilité oubliée, inaperçue. Le mari vaporeux par ruse ne distrait son épouse qu'en ranimant un amour réciproque. Elle ne guérit pas, en rassemblant volontairement ses forces, pour secourir celui qu'elle croit menacé, mais recouvre une identité en partageant effectivement un amour que la désolation de l'autre comme sa parole étaient incapables de traduire. Diderot indique le principe théorique. « Faire vouloir guérir », le

87. *Réfutation d'Helvétius*, section II, sur le chap. 12, sur la page 138, VER., p. 815.

88. C'est le cas de l'hypocondriaque et de l'hystérique.

89. *Eléments*, DPV, XVII, p. 505.

90. « Suite des effets des passions qui s'enchaînent et se suivent dans le corps, dont l'origine est dans la présence de l'objet ou dans la mémoire du mot, ou dans l'imagination. Premier choc, le reste suit » (*Ibid.*, p. 492).

91. *Le Rêve*, DPV, XVII, p. 169.

92. *Eléments*, p. 490. L'anecdote est aussi relatée dans le *Voyage en Hollande*.

vapoureux ne revient pas à mettre en cause une volonté affaiblie ou paresseuse. Toute la question est de produire la volonté qui n'existe pas abstraitement en dehors de l'objet à vouloir. Diderot suit à la lettre la promotion du toucher et de la peau dans l'économie animale de Ménuret, pour réécrire des ordonnances à usage des proches, et non des médecins. Ménuret fait jouer à ce titre au médecin un rôle familial, et attire l'attention sur la confiance et la ruse⁹³. Diderot ne se prononce pas sur les vertus de cette quasi-familiarité, sauf dans la description d'une indifférence morbifique produite dans les hôpitals-Dieu anonymes et immenses⁹⁴.

Enfin nous devons être attentifs à l'importance des conditions matérielles et morales dans la production des maladies. « Il faut se rappeler que la santé publique est peut-être le plus important de tous les objets. Si les hommes sont pauvres, le souverain ne protège que des malheureux ; s'ils sont valétudinaires, il ne garde que des malades⁹⁵ ». Sur ce point, Diderot préconise une égalité de fait dans l'accès aux soins et reconnaît un devoir public dans l'organisation d'une médecine réformée⁹⁶. Il n'est pas tolérable que les chirurgiens soient interdits d'instruction théorique et méprisés. Il est indécent que les cadavres manquent aux anatomistes, et que les morts ne se donnent pas aux vivants. Diderot a lui-même demandé à être « ouvert » après sa mort⁹⁷. Il s'insurge contre les inégalités, les calculs pervers des gouvernants, et les pratiques discriminatoires (confessionnelles et sociales)⁹⁸. Aucune vie ne peut être moyen d'une autre ni par principe dépréciée⁹⁹. « Les soins que la tendresse ou la commisération ne peut refuser à un vieillard infirme, à un enfant maladif, dérangent l'ordre des devoirs, et répandent l'amertume sur la journée de ceux qui s'en occupent. Le hardi empirique auquel le malade s'adresse lorsqu'il est abandonné du facultatiste, le tue ou lui rend la santé et la jouissance de leur existence à ceux qui le soignaient. Ce raisonnement est-il d'un homme ? Non, il est

93. L'article MÉLANCOLIE de l'*Encyclopédie* décrit les ruses du médecin destinées à gagner la confiance du mélancolique : le transport des idées noires est réel et non symbolique, l'effet *placebo* est celui d'un charlatan extirpant l'animal que tel malade imagine embarrasser son corps.

94. *Encyclopédie*, articles HÔTEL-DIEU, HÔPITAL.

95. *Plan d'une Université*, Seconde Faculté, VER., III, p. 469.

96. *Plan d'une Université*, *Ibid.*, p. 471.

97. « Mon père croyait qu'il était sage d'ouvrir ceux qui n'existaient plus ; il croyait cette opération utile aux vivants. Il me l'avait plus d'une fois demandé ; il l'a donc été » (*Mémoires de Mme de Vandeul*, DPV, I, p. 35).

98. *Le Voyage en Hollande* lui fournit l'occasion d'observer, comme visiteur, les qualités de soins hospitaliers bien administrés, mais aussi les entorses à la constitution d'une assistance égalitaire. « La plupart de ceux qui mendient sont étrangers ou juifs. [...] Il y a moins d'hôpitaux qu'ailleurs, parce que les pauvres malades y sont bien soignés ; ils sont couchés dans des lits séparés. » (LEW., XI, pp. 413-414).

99. *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, DPV, XXV, § 99, p. 391.

d'un ministre. Le ministre dédaigne le vieillard qui n'est plus bon à rien et ne prise l'enfant que par le fruit qu'il en attend ; il n'y a qu'une vie précieuse pour lui, celle de l'homme fait et utile¹⁰⁰ ». Il traduit ses espoirs dans la diffusion de l'inoculation¹⁰¹, et insiste sur le rôle déterminant de l'obstétrique et du soin de la petite enfance¹⁰². « Il n'en est pas du médecin comme du manufacturier ; le manufacturier médiocre est encore utile à un grand nombre de citoyens [...]. Au contraire il faut au dernier de la dernière classe de la société un excellent médecin¹⁰³ ».

A cet égard, Diderot, se fait le porte-parole d'un large courant philanthropique pré-révolutionnaire et énonce philosophiquement des indications pour une politique médicale¹⁰⁴. D'abord, il n'est pas question de diviser en conditions les malades et de reproduire, dans les instituts, les effets des privilèges et des corps sur l'inhibition des pouvoirs gestuels. D'autre part, il faut donner un sens à l'inégalité et à l'inacceptable. Les certitudes de Diderot sur les limites de l'éducation et sur le sens de l'intégration de chacun dans la communauté offrent une méditation inattendue sur les inconséquences d'une sacralisation abstraite de la vie. Le matérialisme vitaliste s'actualise dans le respect de la normativité de chacun, c'est à savoir dans la reconnaissance à tous d'un pouvoir de contester les normes. La « monstrueuse uniformité¹⁰⁵ » dénoncée dans sa traduction de l'*Essai sur le mérite et la vertu* consiste à nier les effets d'un isolement sans remède, d'une constitution qui prive le sujet d'un commerce avec ses semblables, condition d'exercice de soi. « Manquer de conscience, ou n'avoir aucun sentiment de la difformité du vice, c'est donc être souverainement misérable¹⁰⁶ ». Il n'est pas question de tirer argument de la

100. *Plan d'une Université, Seconde faculté*, p. 471. Et *Mélanges pour Catherine II*, p. 358.

101. *Sur deux mémoires de D'Alembert, De l'inoculation*, DPV, II, p. 356 : « Je crois qu'un homme plus attentif au bien général qu'à l'accroissement de sa réputation, aurait renfermé dans son portefeuille ce morceau dont la lecture publique que l'auteur en fit à une rentrée de l'Académie des Sciences, avait causé tant de plaisirs aux imbéciles adversaires de l'inoculation, et un scandale si affligeant aux honnêtes gens ».

102. Article ACCOUCHEUSE, DPV, V, p. 241. « Ces femmes rendent les corps mous des enfants tous difformes, & [...] gâtent la figure de la tête en la maniant trop rudement. De là tant de sots dont la tête est mal faite [...] ». Diderot cite Boerhaave commenté par La Mettrie.

103. *Plan d'une Université*, VER., III, p. 470. Les calculs qui feraient plus de cas de la vie d'un ministre que d'un mercier, et d'un père de famille que d'un célibataire sont indignes du « sentiment d'humanité ».

104. Les projets de réforme des hôpitaux se multiplient à la fin du siècle. L'indignation est exprimée par Turgot dans l'article FONDATION, Boucher d'Argis dans l'*Encyclopédie Méthodique*, Jurisprudence, articles ATTELIERS DE CHARITÉ, AUMÔNE, BIENFAISANCE.

105. *Essai sur le mérite et la vertu*, DPV, I, p. 333.

106. *Ibid.*, p. 394. Sur les relations de Diderot et de Shaftesbury, il est précieux de

viabilité des êtres pour juger acceptables leurs existences¹⁰⁷. « [...] la nécessité de vivre est quelquefois un malheur. [...] l'amour de la vie ou l'horreur de la mort peut écarter de ses vrais intérêts et contraindre [...] par son excès [à devenir le plus cruel ennemi de soi-même]¹⁰⁸ ».

Être matérialiste et vitaliste, c'est pour Diderot ne pas confondre la vie comme condition de l'existence et la matière comme structure de la vie¹⁰⁹. C'est pourquoi dire que la probité consiste à reconnaître que chacun doit disposer de son corps pour exister ne revient pas seulement à réclamer un droit de conservation¹¹⁰. La médecine et la philosophie doivent se concerter pour disposer chacun à tenir une place critique dans la communauté et une puissance d'action. Il s'agit de donner un sens fort à un pouvoir affirmatif des corps. « Nous nous garderons donc de prononcer qu'un être est absolument mauvais, à moins que nous ne soyons en état de montrer qu'il n'est bon dans aucun système¹¹¹ ». L'équilibre organique a permis de redéfinir le système individué. Il tire son individuation d'une puissance de contestation des autres systèmes. Le droit à la vie n'est pas abstrait, parce que vivre est plus qu'exister, c'est jouir de comprendre.

Aurélie SURATTEAU-IBERRAKEN
Université de Paris I

consulter Fabienne Brugère-Le Blanc : *Théorie de l'art et philosophie de la sociabilité selon Shaftesbury*, thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris X, 1996, Deuxième partie, chapitre II, surtout pp. 196-220.

107. « J'ai vu un homme singe : il ne pensait pas plus que le singe ; il s'agitait comme le singe, il ne parlait point, mais il jetait des cris comme le singe [...] ».

108. *Ibid.*, p. 407.

109. « Mais point de vrai bonheur pour celui qui n'a pas celui de se bien porter » (*Lettre d'un citoyen zélé*, 1748, DPV, II, p. 207).

110. Diderot reproche à Helvétius d'ignorer ce sens de l'égalité matérielle. *Réflexions sur le livre 'de L'Esprit' par M. Helvétius*, DPV, IX, p. 307 : « [...] en quelque lieu du monde que ce soit, celui qui donne à boire à l'homme qui a soif, et à manger à celui qui a faim, est un homme de bien [...] ».

111. *Essai sur le mérite et la vertu*, DPV, I, p. 314.